

nations qui les environnaient, les Chananéens à qui ils avaient permis de vivre au milieu d'eux, leur furent perpétuellement une occasion de chute. Les enfants d'Abraham n'avaient pas toujours su résister aux séductions du polythéisme des Égyptiens, si différents d'eux pourtant par les mœurs, les habitudes, l'éducation et les idées. Comment auraient-ils donc pu résister à la séduction d'un culte qui, outre le triste avantage de flatter les passions, était celui d'une race qui avait tant de ressemblance avec eux par la langue<sup>1</sup>, les usages, la manière d'être et de vivre? Comment auraient-ils pu résister surtout à l'influence fatale des mariages, qu'ils devaient inévitablement contracter avec les Chananéennes, vivant dans les lieux où ils vivaient eux-mêmes? L'auteur des Juges mentionne expressément ces mariages comme une des causes principales de l'idolâtrie dans laquelle tombèrent si fréquemment les Israélites<sup>2</sup>.

Dans les conditions où ils se trouvaient, tout les y portait en effet, et les idées dominantes d'alors et les passions humaines, plus vives encore dans ce climat d'Orient que dans nos pays d'Occident.

Malgré tout le soin qu'avaient pris Moïse et Josué d'inculquer l'unité de Dieu au peuple d'Israël, malgré tous les moyens prévus par la loi pour rappeler ce dogme fondamen-

<sup>1</sup> Il est certain que la langue des Chananéens était à peu près la même que celle des Hébreux. Les monuments écrits que nous possédons, l'inscription moabite de Méša, dont nous parlerons part. III, l. II, ch. IV, et les inscriptions phéniciennes, sont de date postérieure, mais elles n'en confirment pas moins la ressemblance des dialectes, que prouvent, de plus, à eux seuls, les noms propres d'hommes et de lieux, conservés dans la Bible, et qui sont tous sémitiques. Observons d'ailleurs, quoi qu'en aient dit certains philologues, que l'hébreu et le phénicien ne sont pas absolument identiques : ils diffèrent non seulement par la prononciation, mais aussi par des différences dialectales. Voir, ce que nous avons dit sur ce sujet, t. I, p. 553.

<sup>2</sup> Jud., III, 6.

tal à tous les enfants de Jacob, cette vérité était alors si généralement méconnue qu'elle n'était pas entrée profondément dans l'esprit du grand nombre. Combien devait-elle donc facilement en sortir, au milieu de peuples qui ne l'acceptaient point? On sait quelle influence exerce sur l'homme le milieu où il vit, et combien il lui est difficile d'échapper à la contagion des habitudes et des idées dominantes.

Le polythéisme chananéen était d'autant plus dangereux qu'il ne ressemblait pas au polythéisme grec ou romain, ni même égyptien ou chaldéen. Quoique nous ne le connaissions pas encore parfaitement, nous le connaissons beaucoup mieux qu'il y a quelques années, et ce que nous en avons appris montrera clairement combien il était propre à séduire les Israélites.

### § I. Le dieu Baal.

Le dieu véritablement chananéen était Baal<sup>1</sup>. Baal ou « le Seigneur, le Maître, » devait être un des noms primitifs du vrai Dieu<sup>2</sup>. Jusque dans les derniers temps, il eut les attributs de la puissance suprême. Un cippe phénicien, de basse

<sup>1</sup> Baal était aussi d'ailleurs un dieu araméen et un dieu assyro-chaldéen. Les colonies phéniciennes avaient porté son culte en tout lieu, spécialement à Carthage, comme l'attestent les noms si connus d'Asdrubal, « Baal est secours, » et d'Annibal, « Baal est grâce. » « Baal, dit Movers, était le dieu suprême commun à tous les peuples syro-phéniciens. » Sur Baal, cf. *ibid.*, p. 169-190. *Untersuchungen über die Religion und die Gottheiten der Phönizier (Die Phönizier, Bonn, 1841, t. 1), p. 169.*

<sup>2</sup> A cause de l'abus que les Chananéens avaient fait du nom de Baal, la Bible n'applique jamais ce nom au vrai Dieu, et lorsqu'elle veut dire que Dieu est seigneur et maître, elle se sert du mot 'Adôn, 'Adonai. Elle n'emploie le mot Baal, en dehors du nom du faux dieu, que comme substantif commun, Exod., XXII, 7; XXI, 28, 34; Deut., XXII, 22; Eccle., XII, 11; Is., XVI, 8, etc. (texte hébreu). Voir *Dictionnaire de la Bible*, article *Baal*, t. I, 1895, col. 1315.

époque et de travail grossier, conservé aujourd'hui au Musée du Louvre, le représente la tête rayonnée (Fig. 4). Sur les deux faces latérales sont représentés des foudres, marques de son pouvoir divin.



4. — Baal, d'après un cippe du Musée du Louvre.

Baal ne devint un nom polythéiste qu'en se localisant et en perdant sa signification générale, par l'addition d'une épithète ou d'un nom de lieu<sup>1</sup>. De même que le polythéisme chaldéen et assyrien eut pour primitive origine la personnification des différents noms divins, qui d'abord désignaient le Dieu unique par ses divers attributs, de même le polythéisme chananéen tira sa source de la personnification des attributs de Baal ou de la localisation de son culte. Considéré comme présidant aux traités et aux alliances, il devint Baal-Berith<sup>2</sup>; comme roi, il prit chez les Ammonites le nom de Moloch<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Dans la mythologie babylonienne, malgré son développement considérable, Bil ou Baal apparaît comme le dieu primitif ou principal. Is., XLVI, 1; Jer., I, 2; LI, 44; Hérodote, I, 181; Diodore de Sicile, II, 8, 9, édit. Didot, t. I, p. 87-88; Plin., *H. N.*, XXXVII, 10 (55), édit. Teubner, t. V, p. 170. Les monuments indigènes appellent Bil : *xiru abu ili*, « le père de tous les dieux » (Finzi, *Ricerche dell' antichità assira*, p. 471); *nur ili*, « la lumière des dieux »; *bānu*, « le créateur ou le producteur », *sar gimir*, « le prince de l'univers. » (Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 80-81; 2<sup>e</sup> édit., p. 173-176). Sur le Bil babylonien, voir t. IV, partie IV, l. I, ch. I; A. Layard, *Nineveh and its Remains*, t. II, p. 431, et la figure, *ibid.*, où il est représenté porté en procession, et tel que le décrivent Isaïe, XLVI, 6-7, et Baruch, VI, 3; Schrader, *Baal und Bel*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1874, p. 335-343; F. Baethgen, *Beiträge zur semitischen Religionsgeschichte*, in-8<sup>o</sup>, Berlin, 1888, p. 263; *Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 1556-1560.

<sup>2</sup> Jud., IX, 4.

<sup>3</sup> Lev., XVIII, 21; XX, 2-5; III Reg., XI, 5, 7, 33; IV Reg., XXIII, 40, etc.

Milcom<sup>1</sup> ou Malkom<sup>2</sup>; comme dieu des mouches, ces insectes si nombreux et si désagréables en Palestine, il fut appelé Béelzébub<sup>3</sup>. Sur le mont Hermon, on l'appela Baalhermon<sup>4</sup> et Baalgad : à Hazor, il devenait Baalhazor<sup>5</sup>; à Peor ou Phégor, Baalphégor<sup>6</sup>; comme maître des cieux, c'était *Baal-samaïm*<sup>7</sup>; comme dieu-soleil, c'était *Baal-saal*, le dieu qui lance ses rayons<sup>8</sup> ou *Baal-haman*, le dieu flamboyant<sup>9</sup>.



5. — Baalsamin<sup>10</sup>.

Le Baal, père des autres Baalim, quand le souvenir de

Le nom de Moloch, excepté I (III) Reg., XI, 7, est toujours précédé en hébreu de l'article : *ham-Molek*, pour indiquer qu'il désigne « le roi » par excellence.

<sup>1</sup> I (III) Reg., XI, 5, 33; II (IV) Reg., XXIII, 13 (texte hébreu).

<sup>2</sup> Jer., XLIX, 13; Amos, I, 15; Soph., I, 5 (texte hébreu).

<sup>3</sup> IV (II) Reg., I, 2. Voir *Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 1547.

<sup>4</sup> Jud., II, 3. — On a découvert huit fragments de coupes ou bassins, sur lesquels étaient gravées cinq inscriptions phéniciennes différentes, provenant toutes d'un temple dédié à *Baal Lebanon*, « le Baal du Liban » (*Académie des Inscriptions et Belles-lettres*). *Journal officiel*, 1<sup>er</sup> mai 1877, p. 3617.

<sup>5</sup> II Sam. (II Reg.), XIII, 23. Cf. aussi Balbek, Baalbek.

<sup>6</sup> Sur Béelphégor, voir *Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 1543. — Des monnaies d'un satrape incertain de Palestine et de Sinope représentent Béelphégor. De Luyne, *Essai sur la Numismatique des satrapies et de la Phénicie sous les rois Achéménides*, pl. V, nos 1, 2, 3; texte, p. 36 et 103-105.

<sup>7</sup> Voir Figure 5. Baalsamin (Baal-samaïm) apparaît souvent dans les inscriptions de Palmyre, publiées par M. de Vogüé. Il forme une triade avec Malakbaal ou « le roi Baal, » et Aglibol ou « le veau, עגל, *égel*, Baal. » Ce dernier est représenté avec un croissant attaché aux épaules. Voir *Syrie centrale, Inscriptions sémitiques*, grand in-4<sup>o</sup>, 1868, p. 77, n<sup>o</sup> 126 a, pl. XII, n<sup>o</sup> 141; texte, p. 62-65, p. 77 et *passim*.

<sup>8</sup> Cf. l'Apollon qui lance au loin ses traits, *ἐρηβόλος*, d'Homère, *Iliad.*, I, 14, etc.

<sup>9</sup> Voir Gesenius, *Thesaurus*, p. 490; Id., *Monumenta Phœnicia*, p. 349.

<sup>10</sup> D'après M. de Vogüé, dans la *Revue archéologique*, juin 1868, t. XVII,

l'unité primitive<sup>1</sup> des Baals se fut oblitéré, fut appelé avec l'article, *hab-Baal*<sup>2</sup>, « le Baal, le seigneur, le maître » par excellence. Il exerce son influence sur les fruits de la terre, et les autres Baals, qui sont censés plus jeunes, représentent les influences spéciales du soleil sur la terre. M. de Vogüé a très bien caractérisé Baal, considéré en tant que dieu de la terre et dieu solaire.

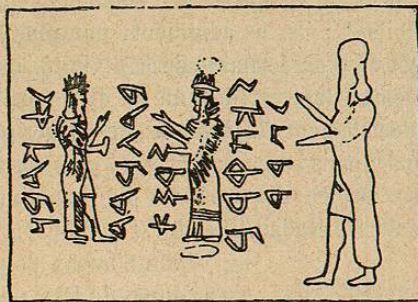
« Comme le Dieu suprême égyptien, dit-il, Baal n'était pas absolument distinct de la nature créée, au moins aux époques de l'histoire qui sont accessibles à nos recherches; aussi loin que nous pouvons pénétrer dans les annales des populations chananéennes, nous trouvons son culte associé à celui de certains arbres et de certaines pierres, considérés comme demeures de la divinité, *Beit 'el*; autrement dit, on adorait Dieu en le ressort caché de la nature, le principe de vie qui anime la matière. Mais, plus qu'en Égypte, ce culte

pl. xv, n° 28, et *Mélanges d'archéologie orientale*, in-8°, Paris, 1868, pl. vi, n° 28 (texte, p. 125-126). « Demi-ellipsoïde de calcédoine, trouvé à Beyrouth, de la collection de M. Pérésié. Le dieu solaire syrien, Belsamin ou Hadad, en costume assyrien, une fleur à la main, au milieu d'un cercle surmonté du disque ailé d'imitation égyptienne; dessous, croissant porté par deux lions, symbole de la déesse syrienne Atergatis ou toute autre, dont le caractère à la fois lunaire et tellurique est indiqué par le croissant et par les lions qui jouent ici le rôle des lions portant la figure de la mère des dieux, Rhéa-Cybèle. Ces trois groupes constituent une sorte de triade, formée du dieu suprême représenté par le disque ailé et de ses deux puissances composantes, l'une solaire et mâle, l'autre lunaire et femelle. »

<sup>1</sup> « L'adoration de Baal, le maître, le seigneur suprême, et de sa compagne Astarté, dit M. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3<sup>e</sup> édit., p. 287, impliquait la croyance primitive au Dieu unique, de même que l'adoration de Tammouz (Adonis) et de Baalit, de Marna et de Derkété, d'Hadar et d'Atargath. » Cf. M. de Vogüé, dans le *Journal asiatique*, août 1867, p. 135-136, et *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 51-52.

<sup>2</sup> Jud., II, 13; Jer., XIX, 5; xxxII, 35.

avait fini par prendre un caractère astronomique. Les peuples asiatiques, naturellement pasteurs et grands contemplateurs du ciel, frappés des merveilles de l'harmonie sidérale, et du rôle actif du soleil dans les phénomènes de la vie végétale, avaient fini par tout rapporter aux astres<sup>2</sup> et au plus éclatant d'entre eux.



6. — Le dieu Hadad<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> D'après M. de Vogüé, dans la *Revue archéologique*, juin 1868, t. XVII, pl. xv, fig. 24, p. 440, et *Mélanges d'archéologie orientale*, in-8°, Paris, 1868, pl. vi, fig. 24, texte, p. 121. « Cylindre du Musée Britannique. Le dieu Hadad, avec une couronne de rayons, tenant à la main un objet indéterminé; devant lui, un personnage assyrien, qu'à son visage imberbe, à ses longs cheveux, on reconnaît pour un eunuque: il a les mains levées vers le dieu en signe d'adoration; derrière lui un prêtre, qui, sans doute, accomplit l'initiation.

לאכדבן	A AKADBAN
בר גברד	FILS DE GEBROD
סרסא	L'EUNUQUE
זי הקרב	QUI ADORE
רהדד	HADAD. »

L'étymologie du nom de Hadad avait été jusqu'ici rebelle à tous les efforts des linguistes. M. Meyer l'explique, d'après Macrobe, qui le traduit *unus, unus*, par le syriaque *had had*, « un, un. » *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1877, p. 734. Cf. Macrobe, *Saturn.*, I, 23; Plin., *H. N.*, XXXVII, 11; J. Halévy, dans le *Journal asiatique*, septembre 1881, p. 251-252. Sur Hadad et Atergatis, trouvés à Délos, voir A. Hauvette-Besnault, *Fouilles de Délos*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1882, p. 479-489, 495-503. Voir aussi sur Hadad, les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, 1881, p. 286, note; *Dictionnaire de la Bible*, t. I, fig. 481, col. 1572.

<sup>2</sup> « Eusebe, *Præp. evang.*, I, 27 (édit. Migne, I, 9, t. XXI, col. 64-65). Cf. Movers, *Phönizier*, t. I, p. 162. »

Il leur était arrivé ce que Jéhovah voulait éviter aux Hébreux, lorsqu'il leur défendait de trop regarder les étoiles<sup>1</sup> : ils les adoraient, non plus comme la manifestation la plus éclatante de la divinité, mais comme la divinité même. Baal est devenu un dieu solaire; comme tel, il est spécialement *Baal-samin* (de l'inscription d'Omm el-Awamid); mais ce caractère s'est plus ou moins étendu à toutes les formes diverses du dieu asiatique, Baal, Melqarth, Moloch, Hadad (Fig. 6), Tammouz<sup>2</sup>. »



7. — Baal assis.

Nous n'avons point de représentations anciennes du Baal phénicien. Dans les derniers temps, on le figura sous forme humaine. Un petit médaillon d'argent, frappé à Tarse, et attribué par M. de Luynes à Dernès, satrape de Phénicie<sup>3</sup>, nous le montre assis sur un siège orné d'une tête de bœuf<sup>4</sup>. Il tient de la main gauche un épi et un raisin (Fig. 7), pour indiquer que c'est à lui que la terre doit ses productions et ses fruits. Dans le champ est un thymiatérion, le tout dans un cercle crénelé ou plan de ville. Un autre Baal, à peu près semblable (Fig. 8), est aussi représenté sur un médaillon de la Bibliothèque nationale, frappé également en

<sup>1</sup> Deut., iv, 19.

<sup>2</sup> « De là découle le culte des dieux ignés, l'adoration du feu abstrait, comme principe de vie, les sacrifices par le feu, toutes les conséquences mythiques, météorologiques et rituelles de ces croyances sur lesquelles je n'insiste pas, car elles ont été l'objet de longs et savants travaux, auxquels les inscriptions n'ajoutent que peu de chose. » M. de Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, 1868, p. 52-53; *Journal asiatique*, août 1867, p. 136-137.

<sup>3</sup> H. de Luynes, *Essai sur la numismatique des satrapies et de la Phénicie*, texte, p. 15-16; planche II, n° 3.

<sup>4</sup> Autrefois dans le cabinet de M. Duane. Possesseur actuel inconnu. Figuré d'après le dessin qu'en a publié Dutens, dans F. Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, pl. XIX, n° 16.

l'honneur du satrape Dernès; en Phénicie ou en Cilicie. Le dieu est tourné à gauche, au lieu de l'être à droite, comme dans la médaille précédente.

Dans les sanctuaires qui lui étaient consacrés, Baal était représenté par une pierre ou un morceau de bois conique, *maseba*, consacré au soleil, *hammanim*<sup>1</sup>. On le voit figuré sous cette forme sur certaines monnaies romaines de l'époque impériale<sup>2</sup>. Le siège principal de son culte était en Phénicie et à Tyr, mais il était adoré, avant la conquête de Josué, dans tout le pays de Chanaan. On choisissait de préférence pour l'honorer les hauts lieux, *bamô*<sup>3</sup>. Les montagnes, où l'on trouvait l'air frais et l'ombrage, si recherché dans ce pays brûlé d'Orient, attiraient en foule ses adorateurs. Là, on chantait, on faisait de la musique, on brûlait des parfums, et on se livrait à toute sorte de débauches. La montagne appartenait à Baal et le bocage à Aschéra, la déesse du plaisir, comme nous le verrons bientôt.

8. — Autre Baal assis<sup>4</sup>.

On célébrait son culte avec une grande pompe, puisque du temps du prophète Élie, sous Achab, le texte sacré nous parle de quatre cent cinquante prêtres de Baal et de quatre cents prêtres d'Aschéra<sup>5</sup>. Ses autels étaient nombreux<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Voir Movers, *Die Phönizier*, t. I, p. 673. Cf. Ézécl., xvi, 17; II (IV) Reg., x, 26. Dans ce dernier passage, il est dit qu'on brûla le *maseba* de Baal; il était donc en bois.

<sup>2</sup> Voir une monnaie de Byblos, du III<sup>e</sup> siècle, reproduisant le temple de cette ville, avec l'antique pierre conique, *Dictionnaire de la Bible*, t. I, fig. 390, col. 1318. Cf. Fr. Lenormant, *La numismatique et l'architecture*, dans la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, t. xxxiv, 1877, pl. II, n° 4, et texte, col. 100-101.

<sup>3</sup> Num., xxxii, 41; Is., lvii, 17, etc.

<sup>4</sup> D'après F. Lajard, *ibid.*, pl. v, n° 14.

<sup>5</sup> I (III) Reg., xviii, 19-40. Cf. Jer., ii, 28.

<sup>6</sup> Jer., xi, 13; cf. I (III) Reg., xvi, 32; II (IV) Reg., xi, 18.

On lui offrait des holocaustes et même des victimes humaines<sup>1</sup>.

Les sacrificateurs exécutaient autour de l'autel des danses frénétiques, accompagnées de cris sauvages : ils se meurtrissaient eux-mêmes et s'enlevaient avec des instruments tranchants des lambeaux de chair pour attirer l'attention du dieu, par la vue de leur corps ensanglanté<sup>2</sup>.

La nature et le soleil étaient adorés par les Moabites et par les Ammonites, sous le nom de Moloch. Ces deux peuples adoraient aussi Chamos<sup>3</sup>. Mais malgré ces noms divers, c'était toujours Baal. Il résultait de là que le polythéisme chananéen, moins chargé et moins compliqué, n'était pas aussi grossier que celui des Grecs et des Romains, qui honoraient à la fois une multitude de dieux. Chaque cité chananéenne n'avait pas tout un panthéon à la façon des Latins, elle n'avait régulièrement que son dieu, quoiqu'elle ne crût pas cependant pouvoir en séparer sa déesse.

L'idée qui avait inspiré ces religions locales était ce qui

<sup>1</sup> Jer., xix, 5. Tertullien, *Apolog.*, ix, édit. Migne, t. 1, col. 316.

<sup>2</sup> I (III) Reg., xviii, 26-28. Cf. Lucien, *De Syria Dea*, 50; Lucain, I, 565; Tibulle, I, 6, 47. Voir, à la fin du volume, l'Appendice I, *Les Aïssaouas à Constantine*.

<sup>3</sup> Chamos est nommé dans la stèle de Mésa, voir tome IV, partie III, l. II, ch. IV. Sur ce dieu, voir P. Scholz, *Götzendienst und Zauberwesen*, in-8°, Ratisbonne, 1877, p. 176-182. — Le nom de Chamos se retrouve peut-être dans le nom de *Carchamis*, qui doit signifier « ville de Chamos » (Lauth, *Ilion und Helena*, dans l'*Allgemeine Zeitung*, 10 juillet 1875, *Beilage*, n° 191, p. 3009). — Moloch n'était pas non plus un dieu exclusivement moabite ou ammonite. Un certain nombre de noms propres phéniciens prouvent qu'il était honoré par les marchands de Tyr et de la côte phénicienne; par exemple : *Malkyatan*, « Moloch a donné ; » *Bodmalk* = *Abdmalk*, « serviteur de Moloch, » etc. Le nom de *Melqart* indique aussi ce culte. *Melqart* n'est qu'une abréviation de *Melk qerat*, « roi de la ville, » et nous avons vu que ce « roi de la ville » n'est pas autre que Baal. Cf. de Baudissin, *Jahve et Moloch*, p. 28, 27, 31, 37; Schlottmann, *Die Sieges-Säule Mesa*, 1870, p. 29.

se peut imaginer de plus funeste et de plus dangereux pour les Hébreux. Le principe généralement admis par les Chananéens, d'une manière plus ou moins explicite, mais très réelle, c'est, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut<sup>1</sup>, que chaque race, ainsi que chaque lieu, a son dieu particulier, qui protège, bénit et garde les siens contre ses ennemis. Par conséquent, un peuple qui est obligé de quitter la terre de ses ancêtres doit emporter avec lui le culte du dieu paternel, afin de se conserver la faveur du protecteur de sa race; mais il doit aussi adorer le dieu de la nouvelle contrée où il a fixé sa demeure, parce que négliger de lui rendre hommage, ce ne serait pas seulement se priver de sa protection, ce serait aussi s'exposer aux inévitables coups de sa vengeance. C'est cette erreur que Dieu veut réfuter, ce danger qu'il veut prévenir, en faisant répéter à son peuple : « Je l'ai dit : Je suis Jéhovah votre Dieu. Ne craignez pas les dieux des Amorrhéens, dans la terre desquels vous habitez<sup>2</sup>. »

On conçoit sans peine l'effet pernicieux que de telles doctrines, répétées sans cesse par les Chananéens, devaient produire sur les esprits faibles des Hébreux, mal assis dans le monothéisme. Ces erreurs n'attaquaient pas, pour ainsi parler, Jéhovah de front. Elles permettaient de croire encore qu'il était le Dieu suprême, créateur du ciel et de la terre, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui avait

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 64, 66.

<sup>2</sup> Jud., vi, 10. Cf. I Sam. (I Reg.), xxvi, 19; II (IV) Reg., xvii, 26-41. Cette idée des religions nationales était aussi courante chez les Grecs et les Romains. Un personnage d'Eschyle répond aux Argiennes qui le menacent de la colère de leurs protecteurs divins : « Je ne crains pas les dieux de ce pays et je ne leur dois rien. » *Suppl.*, 858. Voir Celse, dans Origène, *Cont. Cels.*, v, 34, 41; cf. viii, 72; v, 25, édit. Migne, *Patr. gr.* t. xi, col. 1232, 1245, 1624, 1218. Pour les Carthaginois, voir Diodore de Sicile, xiv, 63, 67.

délivré son peuple du joug égyptien; elles n'empêchaient même pas de continuer à l'adorer; c'était le Dieu des ancêtres, il fallait donc toujours le servir, comme l'avaient fait Abraham, Isaac et Jacob. Mais à son culte on devait associer celui des dieux du pays, pour s'assurer la protection des maîtres de Chanaan et ne pas s'exposer à leur vengeance. Il fallait, par exemple, à Béelphégor<sup>1</sup> ou Baal-Hermon, honorer Baal, le dieu du Phégor ou de l'Hermon pour obtenir ses faveurs et ne pas périr sous ses coups.

Comme ces notions nous font bien comprendre le langage des Saintes Lettres, quand elles parlent des dieux des Amorrhéens! Comme elles nous expliquent, en particulier, pourquoi, dans les livres de Moïse, Dieu répète souvent qu'il est un Dieu jaloux et pourquoi il compare toujours l'idolâtrie, non à un divorce, mais à un adultère<sup>2</sup>! C'est qu'en effet les Hébreux n'abandonnaient jamais complètement Jéhovah, ils lui étaient seulement infidèles en unissant à son culte celui des dieux des Amorrhéens ou des dieux du pays qu'ils habitaient<sup>3</sup>.

Le second attrait qui, non moins que les idées dominantes d'alors, entraînait vers l'idolâtrie les Israélites, c'était la satisfaction que les passions mauvaises trouvaient dans le culte chananéen. Ce culte avait deux caractères très distincts, qui répondaient à deux sentiments très différents, mais très violents, du cœur humain, la sensualité et la terreur. Autant le culte de Jéhovah était pur et humain, autant

<sup>1</sup> Num., xxv, 1-9.

<sup>2</sup> Jud., II, 17; VIII, 27, 33, etc. Voir plus haut, p. 65.

<sup>3</sup> « Auferte deos alienos de medio vestri, Baalim et Astaroth, et præparate corda vestra Domino, et servite ei soli... Abstulerunt ergo filii Israel Baalim et Astaroth et servierunt Domino soli. » I Sam. (I. Reg.), VII, 3, 4. Les Hébreux unissaient donc le culte du vrai Dieu à celui des faux dieux, même quand ils étaient infidèles, puisque Samuel leur demande de servir désormais Jéhovah seul.

le culte des divinités chananéennes était dégradé et cruel, sensuel et sanguinaire.

Quand les notions primitives sur la véritable nature de Dieu eurent été perdues, l'homme fit peu à peu le Créateur à son image. On oublia ce qu'était Dieu, et on le confondit avec le ciel ou plus souvent avec le soleil, dont l'éclat frappait tous les yeux et dont la chaleur produit partout la fécondité et la vie. On ne tarda pas non plus à ne pouvoir se représenter Dieu sans une déesse pour compagne. Cette conception, la plus opposée de toutes à la vraie notion de Dieu, fut si générale, que, de toutes les religions antiques, la religion hébraïque est la seule d'où elle soit absente, la seule où il ait été impossible, même aux rationalistes les plus aventureux, d'en découvrir ni d'en imaginer aucune trace.

La terreur était inspirée par le dieu, la sensualité était favorisée principalement par la déesse<sup>1</sup>. Quoique le culte de Baal fût souvent accompagné de scènes honteuses, ce qui le caractérisait surtout, c'étaient ses rites sanguinaires et cruels. Nous avons déjà vu que les prêtres de Baal se déchiraient le corps<sup>2</sup>, mais ils faisaient bien pis encore, ils offraient à leur dieu des victimes humaines. Les sacrifices monstrueux des Carthaginois sont connus<sup>3</sup>. Ceux qu'on offrait à Moloch, une des formes de Baal, le sont également, et nous intéressent ici davantage. Moloch, le dieu du feu,

<sup>1</sup> Lucien, *De Syria Dea*, 5 et suiv., édit. Didot, p. 733; *Inscription de Larnaca*, dans le *Journal officiel*, 30 novembre 1880, p. 11732.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 79.

<sup>3</sup> Tertullien, *Apologet.*, IX, édit. Migne, *Patr. lat.*, t. I, col. 314; Eusèbe, *Præp. Ev.*, IV, 16, édit. Migne, *Patr. gr.*, t. XXI, col. 272. Voir aussi Döllinger, *Paganisme et Judaïsme*, édit. Castermann, I, VI, c. IV, t. II, p. 239.

Mos fuit in populis, quos condidit advena Dido,  
 Poscere cæde deos veniam, ac flagrantibus aris,  
 Infandum dictu! parvos imponere natos.  
 Urna reducebat miserandos annua casus.

(Silius Italicus, IV, 765-768, édit. Lemaire, t. I, p. 282).

du soleil brûlant, était représenté, d'après la tradition juive, sous la forme d'un taureau d'airain, dont l'intérieur était creux et vide. Il étendait ses bras comme un homme qui se dispose à recevoir quelque chose. On chauffait le monstre à blanc, et on lui offrait alors en holocauste une innocente victime, un enfant qui était promptement consumé. Pour que ses cris ne pussent trop déchirer les entrailles paternelles, on battait, dit-on, du tambour, afin de les étouffer<sup>1</sup>. Il y a dans certaines âmes de tels accès de terreur, qu'il se trouvait des pères capables de livrer ainsi leurs fils aux flammes, dans de grandes calamités ou dans de grands périls<sup>2</sup>.



9. — Le dieu Moloch.

Nous ne possédons que des représentations relativement récentes de Moloch. Notre Figure 9 nous montre Moloch-Minotaure, à tête de taureau, d'après l'empreinte d'un scarabée en cornaline, de la collection du cardinal Zurla<sup>3</sup>.

Un autre scarabée, également en cornaline, de l'ancienne collection de Félix Lajard, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, représente aussi Moloch-Minotaure. Nous en reproduisons l'empreinte (Fig. 10). Il est assis sur un siège supporté par un sphinx<sup>4</sup>.

## § II. La déesse Astarté.

La déesse Astarté fut plus nuisible encore aux Hébreux que le dieu Baal ou le dieu Moloch.

<sup>1</sup> Kimchi, sur II (IV) Reg., xxiii, 40. Voir Calmet, *Dissertation sur Moloch*, en tête du commentaire du *Lévitique*, 1717, p. 594.

<sup>2</sup> II (IV) Reg., iii, 27; xvii, 17, 31; xxi, 6.

<sup>3</sup> F. Lajard, *Introduction à l'étude du culte de Mithra*, Atlas, pl. LXVIII, n° 41.

<sup>4</sup> F. Lajard, *Introduction à l'étude du culte de Mithra*, Atlas, pl. LXVIII, n° 25.

La conception d'une divinité femelle a été la mère la plus féconde des rêveries mythologiques et de la corruption des religions. Les Chananéens n'en tirèrent pas toute une histoire divine comme les Hindous, les Grecs et les Romains, ni même comme les Égyptiens et les Chaldéens; ils ne divisèrent même pas toujours la divinité en deux personnages distincts et ne séparèrent pas l'élément mâle de l'élément femelle, mais réunirent l'un et l'autre dans une même personne. Cependant, d'une façon ou d'une autre, la distinction exista, et un culte fut rendu à la divinité femelle.

Dans la correspondance de Tell el-Amarna, à une époque antérieure à Josué, un habitant de la terre de Chanaan porte le nom significatif d'Abdaširtî ou Abdašraṭî, c'est-à-dire « serviteur de la déesse Astarté<sup>1</sup>. »

Elle est souvent nommée dans le livre des Juges, en compagnie de Baal; elle s'appelle Astoreth, l'Astarté des Grecs<sup>2</sup>. Il y a naturellement plusieurs Astoreths ou Astartés, comme il y a plusieurs Baals : à chaque Baal il faut son Astarté, la multiplication du dieu implique la multiplication de la déesse. De même que Baal est quelquefois le ciel, Astarté est aussi la terre fécondée par le ciel. Mais



10. — Le dieu Moloch assis.

<sup>1</sup> Voir J. Halévy, *Recherches bibliques*, p. 519.

<sup>2</sup> Les auteurs classiques l'appellent Astarté, Aphrodite et la déesse syrienne (Lucien, *De Syria dea*, c. iv, édit. Teubner, t. iii, p. 342; Pausanias, *Attica*, l. i, c. xiv, édit. Didot, p. 20.) — Voir I (III) Reg., xi, 5, 33; II (IV) Reg., xxiii, 43. — La stèle de Mesa nomme l'Aschtor de Chamos. Voir plus loin, partie III, l. II, ch. IV (Sur les diverses représentations les dieux chananéens, voir Ph. Berger, dans le *Journal officiel*, 14 novembre 1877, p. 7396.)